Document generated on 06/07/2025 12:03 a.m.

**Séquences : la revue de cinéma**

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

# Labrecque, une caméra pour la mémoire
## La hauteur des hommes

Jean-Philippe Desrochers

Number 312, February 2018

Michel La Veaux Labrecque une caméra pour la mémoire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87641ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Desrochers, J.-P. (2018). Labrecque, une caméra pour la mémoire : la hauteur des hommes. *Séquences : la revue de cinéma*, (312), 4–5.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# LABRECQUE

## une caméra pour la mémoire

### LA HAUTEUR DES HOMMES

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Pour Labrecque, l'essentiel est de « s'approcher des gens et de les aimer », comme il l'affirme à la caméra de La Veaux. C'est d'ailleurs à cette époque que Labrecque commencera à élaborer le concept de filmer « à hauteur d'homme », idée humaniste qu'il ne quittera pas pour le reste de sa carrière.

**Près du port** *de Québec, un homme âgé se tient debout, au loin, les mains logées dans les poches de son manteau d'hiver. Un rail de traveling, visible à l'écran, transporte la caméra vers cet homme : Jean-Claude Labrecque, monument discret du cinéma québécois. Pour son deuxième long métrage documentaire, après l'excellent* ***Hôtel La Louisiane*** *(2015), Michel La Veaux s'intéresse à ce grand caméraman, «chauffeur de* Kodak*», comme il se qualifiera lui-même, et cinéaste. Un tel projet tombait sous le sens puisque La Veaux, lui-même directeur photo de renom, est sans contredit l'un des héritiers du réalisateur d'****À hauteur d'homme*** *(2003).*

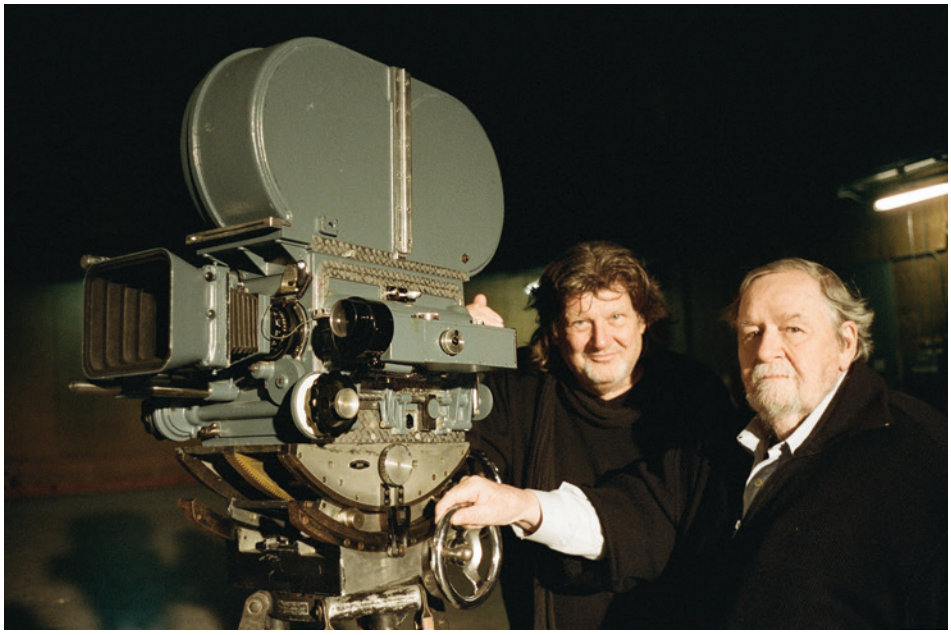
—

Si ***Une caméra pour la mémoire*** débute par des aspects biographiques de Labrecque (naissance et jeunesse passée à Québec, découverte de la photographie puis du cinéma), La Veaux plonge rapidement dans l'œuvre de son sujet et dans l'aspect technique du métier de directeur photo. Il parvient toutefois à trouver un juste équilibre entre technique et anecdotes. Le film n'est pas alourdi de détails qui auraient égaré le profane et possiblement ennuyé le cinéphile. Reste que la technique, dont Labrecque et La Veaux sont de fins connaisseurs, n'est jamais bien loin de leurs propos, et c'est une très bonne chose. À ce titre, La Veaux prend un plaisir manifeste à filmer de près et à parcourir les vieilles caméras robustes et massives datant d'une autre époque. Il aime s'attarder aux diverses pellicules, au projecteur bruyant de la Cinémathèque québécoise et à son projectionniste à l'œuvre. Grâce au travail de ce dernier, nous sommes placés devant la beauté des images tournées par Labrecque dans les années 1960, que La Veaux filme souvent du point de vue d'un spectateur assis dans la salle de cinéma. On pense ici notamment aux couleurs riches et évocatrices des images de la partie de hockey d'***Un jeu si simple*** (Gilles Groulx, 1963), de celles de ***60 cycles*** (Labrecque, 1965) ou de ***La visite du général de Gaulle au Québec*** (Labrecque, 1967).

Labrecque, qui aura 80 ans cette année, était un proche collaborateur du cinéaste Gilles Groulx. Il est intéressant de l'entendre dire à quel point Groulx craignait l'équipement de tournage. Comme quoi la relation entre le directeur photo (qui s'occupe

souvent de l'aspect plus technique du tournage) et le réalisateur (qui se situe davantage du côté des idées, de la supervision du jeu des acteurs en fiction) est souvent très complémentaire, même si l'on parle peu de la contribution du directeur photo en général. En visionnant les images de ***La vie heureuse de Léopold Z*** (Gilles Carle, 1965), La Veaux souligne à Labrecque à quel point la liberté du cinéma et la créativité de la caméra sont manifestes, dans le film de Carle, alors qu'elles sont pratiquement impossibles de nos jours. Sans tomber dans une sorte de nostalgie, qui serait possiblement contreproductive, force est d'admettre que La Veaux a ici raison. ***Une caméra pour la mémoire*** est donc aussi un hommage à une technique révolue, à une façon de travailler et à un savoir-faire qui se font de plus en plus rares. Un des plus beaux moments du film survient lorsque Labrecque, visiblement très ému, le regard brillant et le visage illuminé de tendresse, évoque son ami et confrère Groulx et affirme qu'il l'« aimait beaucoup ». Rappelons que Groulx est l'auteur d'une œuvre forte mais succincte, brisée par un accident en 1980 qui le confinera à un quasi-silence jusqu'à sa mort prématurée, en 1994.

Le bouillonnement créatif de l'ONF des années 1960 est brillamment illustré dans le film par le segment qui s'entame avec ***60 cycles***. Labrecque parle alors de son utilisation de la lentille 1000 mm, un téléobjectif impressionnant utilisé par la NASA dont l'ONF a fait l'acquisition et qui donne un caractère quasi surréaliste, voire psychédélique, aux images. Le directeur photo l'utilisera également pour tourner un film plus expérimental au titre on ne peut plus révélateur, ***Essai à la mille*** (1970). En plus de témoigner d'un certain entêtement et d'une certaine audace propres à leur époque, des projets tels que ***La visite du général de Gaulle au Québec*** et ***Jeux de la XXIe olympiade*** (1976) définiront l'approche documentaire de Labrecque. Sa démarche, sa souplesse et son inventivité lui permettront d'aller chercher une proximité inouïe avec de Gaulle et Daniel Johnson dans un premier temps, puis avec les athlètes olympiques, dont l'Américain Bruce Jenner. Pour Labrecque, l'essentiel est de « s'approcher des gens et de les aimer », comme il l'affirme à la caméra de La Veaux. C'est d'ailleurs à cette époque que Labrecque commencera à élaborer le concept de filmer « à hauteur d'homme », idée humaniste qu'il ne quittera pas pour le reste de sa carrière. En parlant de ***La nuit de la poésie, 27 mars 1970*** (Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse, 1970), Labrecque avance qu'il a toujours travaillé dans le but d'archiver les évènements, que Jean-Pierre Masse, le co-réalisateur des deux documentaires portant sur les ***Nuits de la poésie*** de 1970 et de 1980, et lui s'étaient « donné comme mandat que pour une fois la caméra écoute, que le cinéma écoute la parole. »



—
*Hommage à une technique révolue*

L'observation peut sembler banale, mais trop souvent — surtout dans le cinéma plus commercial —, la caméra cherche constamment à signaler sa présence en donnant dans la prouesse. Elle néglige alors l'attention véritable accordée aux gens. Les propos de Labrecque, en bon héritier des pionniers du cinéma direct comme Pierre Perrault et Michel Brault, renvoient ici au travail d'humilité du cinéma qui, paradoxalement puisqu'il est l'art technique par excellence, doit aussi savoir se placer en retrait et enregistrer la parole.

La dernière partie, qui tourne autour du film consacré au RIN de Pierre Bourgault et d'André D'Allemagne et de celui sur la campagne électorale de 2003 de Bernard Landry, fait un peu regretter que le cinéaste n'ait pas poussé plus loin la discussion sur le politique avec Labrecque, élément qui est pourtant au cœur de son œuvre. En même temps, on ne peut réellement reprocher la chose à La Veaux, puisque sa démarche est davantage d'ordre personnel que politique. Au cours de ses entretiens, le réalisateur ne tente en aucun moment de jouer la carte de l'objectivité journalistique. L'idée était d'orchestrer la rencontre de deux directeurs photo issus de générations différentes, de deux passionnés d'images et de lumière. Le film se termine néanmoins sur une interrogation d'ordre politique (au sens large) formulée par Labrecque. En évoquant la possibilité qu'il avait entrevue à une certaine époque de devenir « un bon caméraman », ce qui aurait impliqué d'aller travailler aux États-Unis ou en Europe, Labrecque affirme avoir choisi de rester au Québec et de faire des films ici, sous-entendant qu'il acceptait alors de travailler avec peu de moyens (techniques et financiers). À l'heure où nombre de cinéastes d'ici s'exilent pour tourner des films, la question de ce grand bâtisseur de notre cinématographie est tout à fait pertinente et on ne peut plus actuelle.◢

**Origine :** Québec [Canada] – **Année :** 2017 – **Durée :** 1 h 34 – **Réal. :** Michel La Veaux – **Recherche et scén. :** Michel La Veaux – **Images :** Michel La Veaux – **Mont. :** Nicolas Roy – **Mus. :** Institut, Arnaud Dumatin, Emmanuel Mario – **Son :** Olivier Calvert, Thierry Morlaas-Lurbe, Marcel Chouinard – **Avec :** Jean-Claude Labrecque – **Prod. :** Nicole Hubert (ACPAV), Nathalie Cloutier (ONF) ainsi que Bernadette Payeur et Colette Loumède – **Dist. :** ONF.